

bienveillance, vous avez cru dire ce que j'étais : en réalité vous m'avez appris ce que je dois être. Espérons que Dieu aura pitié de ma faiblesse ; puisqu'il a choisi un si vil instrument, il saura l'utiliser pour faire éclater la force de son bras et pour montrer l'étendue de sa miséricorde.

" Appelé à remplacer, dans le gouvernement du diocèse de Chicoutimi, le regretté Mgr Dominique Racine, je tâcherai de puiser dans les grands et nobles exemples de mon prédécesseur une première et salutaire leçon. J'espère que le secours de vos charitables prières me donnera la force d'imiter un si beau modèle et de correspondre aux desseins de la Providence sur moi..... "

Le sacre de Mgr Bégin a eu lieu le 28 octobre à la Basilique Notre-Dame de Québec. Étaient présents à cette imposante cérémonie : Son Eminence le Cardinal Taschereau, Nos Seigneurs les Evêques de Trois-Rivières, de Rimouski, de Sherbrooke et de Nicolet, ainsi qu'un grand nombre de prêtres.

Son Eminence était le prélat consécrateur et les assistants de Mgr Bégin furent Mgr Lafleche et Mgr Langevin.

La mitre, la crosse, l'anneau et les gants que portait Mgr Bégin pendant la consécration avaient appartenu à son prédécesseur Mgr Racine.

Nous empruntons ce qui suit aux journaux de Québec :

Le révérend M. Louis Nazaire Bégin, D. D., principal de l'école Normale Laval, membre de l'Académie des Arcades de Rome et de la Société Royale du Canada, est né à Lévis le 10 janvier 1840. Son père, Charles Bégin, cultivateur, est mort en août 1887 dans sa 91e année ; sa mère, Luce Paradis, était morte une couple d'années auparavant dans sa 82e année.

Il fit de brillantes études au Séminaire de Québec où il conquit en 1862 le degré de bachelier des arts et le prix du prince de Galles, qui était donné pour la première fois.

L'Université Laval ayant conçu à la même époque l'idée d'organiser la nouvelle faculté de théologie, M. l'abbé Bégin alla se former à Rome, suivit les cours de l'Université Grégorienne, et obtint le degré de docteur en théologie à cette institution.

En septembre 1867, M. l'abbé Bégin eut la satisfaction de pouvoir se rendre en Terre Sainte, afin d'acquérir, comme il le désirait depuis longtemps, une connaissance plus exacte de certains faits historiques et bibliques.

De retour à Québec en 1868, il commença ses cours de théologie dogmatique et les continua sans interruption jusqu'en 1884.

Pendant ce temps, il occupa aussi successivement les charges de directeur de l'université, du grand et du petit séminaire et de préfet des études du petit séminaire. Pendant quatre ou cinq hivers, il donna plusieurs cours publics sur des questions de controverse : un auditoire nombreux assistait toujours à ces Causeries. La première année (1870) il parla des prérogatives de la papauté et refuta les objections soulevées lors du concile du Vatican contre l'infaillibilité pontificale considérée au point de vue historique. Ces Conférences ont été publiées et forment un volume de plus de 400 pages sous le titre : "*La Primauté et l'Infaillibilité des Souverains Pontifes.*" En 1874, il a publié un second ouvrage intitulé : "*La Sainte Ecriture et la Règle de Foi,*" qui a été traduit en anglais et publié en 1875 par Burns et Oates, de Londres. La même année (1874) il publiait un "*Eloge de St-Thomas d'Aquin,*" conférence donnée devant les révérends Pères Dominicains de St-Hyacinthe, à l'occasion du 600e anniversaire de la

mort du docteur angelique, et en 1875, "*Le culte catholique.*"

En janvier 1885, à la mort de M. l'abbé Lagacé, le Conseil de l'Instruction Publique l'appela à lui succéder et M. Bégin a rempli depuis cette date les fonctions de Principal de l'École Normale-Laval.

Voyage de Québec à la Colombie Anglaise.

Vancouver (C. B.), 27 octobre 1888.

Mon cher directeur,

Quand, séduit par les conditions avantageuses, faites aux cultivateurs de la province de Québec par la compagnie de chemin de fer Pacifique Canadien, pour une excursion dans le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest jusqu'à Regina, je résolus de me joindre à cette excursion comme correspondant de la *Gazette des Campagnes*, avec le secret espoir de pouvoir pousser jusqu'à Victoria, je ne me faisais aucune idée de la tâche que j'assumais d'un cœur si léger.

Vous avez accueilli avec bienveillance mes bavardages au jour le jour sur le Saguenay et le Lac St Jean, et j'espère que nos lecteurs nous pardonneront leur apparente futilité, dont le but était d'éveiller l'attention publique que nous nous proposons de fixer plus tard sur cette région si pleine de promesses, dont la réalisation prochaine ne peut plus faire de doutes. Cette correspondance, en effet, ne doit être que le prélude et pour ainsi dire le jalonnement d'un travail plus sérieux que nous nous réservons pour les loisirs de l'hiver.

Puis, si vaste qu'elle soit, cette contrée du Lac St Jean paraît jusqu'à ce jour exclusivement réservée à la culture et présente à peu près les mêmes caractères. Les paroisses agricoles s'y succèdent sans interruption, serrées déjà les unes contre les autres, de manière que les routes présentent à l'œil émerveillé une longue file de fermes presque sans intervalles. Réduit, comme moyens de transport, une fois sur les bords du Lac, à la planche canadienne ou au canot des sauvages, on y voyage à petites journées, et le soir, dans le calme de ces villages champêtres, le chroniqueur, dont l'esprit n'a eu tout le jour qu'un même champ d'observation, peut à loisir, après avoir consacré une partie de son temps à ses aimables hôtes, recueillir ses notes et rédiger sa correspondance.

C'est ainsi que là bas, tout à l'Est, à plus de 3000 milles d'ici, je vous écrivais régulièrement chaque semaine.

Depuis ma vie est bien changée ; le chemin de fer m'a emporté à des distances considérables ; il est vrai qu'on voyage sans fatigue sur le chemin de fer Pacifique Canadien, et qu'entre ses moyens confortables de la planche, si flexible qu'elle soit, il n'y a pas de comparaison possible. Mon billet est valable pour deux mois, mais les 6 000 milles que je me propose de parcourir me donnent un trajet moyen quotidien de 100 milles. C'est déjà quelque chose ; cela ne prend que cinq heures environ ; mais les heures d'arrivée et de départ ne sont pas toujours celles que choisirait le touriste désireux de tout voir et forcé de ne consacrer à ses visites que le temps strictement nécessaire. On se hâte donc, on va, on vient, à droite et à gauche, et l'on se fatigue : aussi le soir arrivé, c'est tout juste si l'on a le courage de rédiger sommairement quelques notes pour fixer ses souvenirs.

Et puis chaque jour, pour ainsi dire, le pays change d'aspect, de nature, de destination ; ici, c'est un pays de culture mixte ; plus loin, des terres à blé ; là des terres d'élevage, les rauches ; tantôt c'est la prairie, tantôt la mon-